

Julia Łapińska

Pentagones



Prologue

Robert courait le long de l'escarpement de la roche.

Il sentit son téléphone vibrer dans la poche de son jean. Sans s'arrêter, il l'empoigna et décrocha.

– *Apportez-moi le fusil !* ordonna la voix d'Aristide Leroy. *Je suis près des loups.*

– Entendu, répondit-il et il raccrocha, ne perdant pas de temps.

Il accéléra son allure. Le sentier le mena vers la droite, et, après le virage, il aperçut son collègue.

– Aristide ! héla-t-il.

L'homme se retourna. Se trouvant encore à plusieurs mètres de lui, Robert lui lança le fusil, que l'autre réceptionna sans souci.

Aristide partit en courant, et disparut dans la forêt.

Le téléphone de Robert émit de nouvelles vibrations.

– *Je suis avec les randonneurs*, informa Angélique.

– Emmène-les à l'abri des loups, recommanda-t-il.

– *C'est ce que je fais, on est en train d'aller vers toi. Aristide va tirer...*

Un bruit de tir retentit, résonnant comme une explosion dans la vallée en contre-bas.

– *Oh non !* s'exclama Angélique, horrifiée.

– Quoi ?

– *Il a raté son tir !*

– Pourquoi il tire pas une deuxième fois ?

– *Les loups ont eu peur, ils sont en train de s'enfuir...*

– Dans quelle direction ?

– *Ils vont vers toi !*

Avant qu'il n'ait eu le temps de demander plus d'indications, il vit

accourir d'un côté Angélique, accompagnée de randonneurs épouvantés, et de l'autre trois loups enragés. Au milieu de tout ça apparut Aristide, visant les bêtes avec le fusil.

– Robert ! s'écria Angélique, voyant que les loups fonçaient droit sur lui.

Un second tir résonna, mais rata encore sa cible.

Robert ne voyait pas d'issue de secours. Les bêtes grognaient, et elles étaient de plus en plus proches. Il ne pouvait pas s'enfuir, le chemin étant barré par Angélique, Aristide et les randonneurs.

Et s'il choisissait de reculer, il allait tomber du haut d'un précipice de vingt mètres. Plutôt risqué.

Mais la meute était trop près. Aristide essaya encore de la mitrailler, mais il n'y parvint pas.

Sans s'en rendre compte, Robert avait fait un pas en arrière. Il était à présent au bord du précipice.

Il voyait les crocs des bêtes sauvages bien trop distinctement à son goût. Un des animaux s'élança vers lui, et l'homme ne put s'empêcher de sursauter.

Il bascula en arrière.

– Robert ! hurla Angélique.

Son cri perçant se répercuta sur les rochers des collines, frappant Robert de plein fouet pendant qu'il chavirait, et lui déchirant le cœur. Ses yeux se remplirent de larmes, l'empêchant de voir les champs verts en direction desquels la gravité l'attirait de manière irrépressible.

Puis ce fut l'impact.

1

Alicia arpentait les rues parisiennes depuis quelques minutes. À ses côtés, sa meilleure amie et ses parents demeuraient silencieux.

Il faisait chaud, en cette période de l'année. Le soleil piquait les yeux d'Alicia, et aucune ombre ne venait soulager sa peau brûlante.

Malgré tout, la marche était une libération, après des heures passées dans une voiture.

Mais ce moment de délivrance n'était qu'un court répit.

Bientôt, elle allait commencer une nouvelle vie.

Ce renouveau était, comme chaque changement, difficile à accepter. Et Alicia avait peur de ne pas réussir à l'apprivoiser.

Elle réfléchissait beaucoup. Elle savait qu'elle se posait trop de questions, mais elle ne parvenait pas à s'empêcher de penser à ce qui allait se passer, une fois les vacances terminées.

À la rentrée, dans à peine une semaine, sa meilleure amie et elle allaient découvrir leur nouveau collège.

Elles avaient quitté Bordeaux pour s'installer à Paris.

La décision avait bien sûr été prise par leurs parents. Qui n'avaient pas tellement le choix, d'ailleurs.

Depuis quelque temps, la famille d'Alicia connaissait d'importants soucis financiers. Les Forestier accumulaient des dettes de plus en plus conséquentes, et ne parvenaient plus à payer leur loyer.

Par chance, la tante d'Alicia, Jeannette Valois, vivait seule dans son grand appartement parisien. Elle affirmait qu'elle se ferait une grande joie de les héberger.

Elle prétendait toujours que l'être humain n'est pas fait pour la solitude, que plus on est de fous, mieux on rit. Aussi, elle exprima le

désir d'accueillir non seulement les membres de sa famille, mais aussi, pourquoi pas, des amis des Forestier.

Alicia ne comprenait pas comment on pouvait avoir envie de cohabiter avec de parfaits inconnus. Elle se dit qu'il y avait sûrement quelque chose de louche, et que tante Jeannette n'était pas la gentille tata dont elle jouait le rôle. Peut-être était-ce un vampire qui invitait des gens uniquement pour boire leur sang ? Ou bien pour les forcer à devenir ses servants ?

Hortense lui avait déjà dit d'arrêter avec ses histoires, mais Alicia aimait dramatiser les choses. Et puis, qui n'aimerait pas pouvoir se vanter d'avoir une tante vampire ?

Les théories du complot donnent toujours une dimension plus excitante aux choses.

Toujours est-il que la proposition de tante Jeannette fut accueillie avec beaucoup de soulagement, autant par les parents d'Alicia que par la mère d'Hortense.

Cette dernière souhaitait s'installer à Paris depuis de nombreuses années. Le principal motif qui l'entraînait à fuir Bordeaux était le souvenir de son mari décédé, qui la hantait tous les jours depuis l'accident. Elle ne supportait plus de vivre dans l'appartement où ils avaient été si heureux. Elle ne pouvait pas oublier les rues où ils se promenaient, les magasins où ils faisaient leurs courses...

Pour elle, c'était l'occasion parfaite de recommencer à zéro.

Mais Alicia et Hortense n'étaient pas aussi optimistes que leurs parents. Elles devaient quitter leur collège, leurs amies, et tous les lieux où étaient restés leurs doux souvenirs d'enfance.

Mais le stress du déménagement semblait toucher aussi les adultes. Ceux qui, auparavant, méritaient le titre de meilleurs parents du monde, accordaient désormais que peu d'attention à leurs filles. Ils se firent plus sévères, moins tolérants, incompréhensifs et distants. Alicia espérait que les choses retrouvent leur ordre initial, une fois que leur situation se serait améliorée.

Mais cela finirait-il un jour ? Les soucis financiers, les dettes... Alicia en doutait fort.

Elle regarda autour d'elle. Les rues de Paris n'étaient pas aussi

grandioses que ce qu'elle s'était imaginée. Les immeubles gris se succédaient, aussi tristes et pathétiques les uns que les autres. Les trottoirs portaient les traces du passage de tous ces jeunes qui rôdent au crépuscule. Les mégots de cigarettes et autres ordures tapissaient le bitume, presque à la façon de confettis.

Si déjà le paysage décevait Alicia, qu'en serait-il du reste ? Découragée, elle suivait le groupe et ressentait de plus en plus d'angoisse à chaque pas. Ils étaient en train de se diriger vers l'immeuble où habitait tante Jeannette. Alicia y allait comme on va à l'abattoir.

Elle n'avait encore jamais rencontré sa tante. Pour une raison qu'elle n'arrivait pas à s'expliquer, Alicia avait peur. Elle savait que les membres de sa famille n'étaient pas des monstres sanguinaires, mais...

Elle serra la main d'Hortense pour se rassurer. Un geste qu'elles faisaient souvent, ces derniers temps.

– Je crois que c'est ici, dit la mère d'Alicia en s'immobilisant.

